

Magazine
d'informations
culturelles

n°
15

l'une @ l'autre



Algérie
le duel franco-américain
ou la guerre sourde

20 F Septembre 2001

Page 2
Éditorial

Page 3
Algérie :

le duel franco-américain
ou la guerre sourde

Page 7

Au fil de la Volga (2)
Les Bulgares de la Volga

Page 9

Le voyage
d'Ibn Fodlan
chez le tsar bulgare

Page 10

Les souvenirs
d'un certain
Alexei Lungu (2)

Page 15

Entretien avec
Alexis Courtial,
un jeune aventurier du temps

Le Monde changera-t'il ?

*J'ai connu Youcef il y a bientôt quinze ans. C'était à Montpellier.
Nous nous étions croisés à la gare, il repartait vers Marseille,
puis Alger, moi je restais là quelques jours.*

Nous nous étions simplement échangé nos adresses.

*Quelques mois plus tard, nous entamions une correspondance
qui dura dix ans, partageant, moi, mes doutes de jeune étudiant
puis de jeune salarié, lui ses incertitudes de travailleur,
puis de journaliste, en Algérie, chacun restant à l'écoute, trouvant
dans les mots de l'autre une force que seule l'amitié peut apporter.*

Puis ce fut un long silence.

*L'Algérie s'enfonçait peu à peu, je n'osais plus lui écrire de peur
de faire prendre des risques à mon ami, sans vraiment connaître
la situation outre-Méditerranée.*

*Il y a quelques mois, j'expédiais via internet, à quelques
rédactions algériennes, un message leur disant que je souhaitais
reprendre contact avec un ami de longue date.*

*Youcef me répondit quelques semaines plus tard et nous nous
remîmes à correspondre, par d'autres moyens cette fois-ci. Ces cinq
années de silence ne sont cependant toujours pas comblées...*

*L'Algérie est un pays qui nous est proche, géographiquement,
mais aussi par l'histoire. Pays méditerranéen, ayant fait partie
de l'Empire romain, envahi à son tour par les tribus germaniques,*

*l'Europe lui est lié par la civilisation hispano-arabe,
puis pour le meilleur, sans doute pour le pire, il est entré
dans l'histoire de France au siècle dernier, avant d'en sortir
dans la violence il y a quarante ans.*

Le sort de l'Algérie ne peut donc nous laisser indifférent.

*Il ne le peut encore moins en regardant de près
l'actualité des dernières semaines.*

*Alors que tout tente à accréditer la thèse selon laquelle
les États-Unis payent aujourd'hui le prix d'alliances dictées
par le seul cynisme économique, au sein d'un système maintenant
la majorité de l'humanité dans la misère matérielle et morale,
n'est-il pas enfin le moment de s'interroger si notre propre pays, la
France, ne participe pas lui aussi à l'entretien de ces guettos
culturels et politiques que l'on nomme sectes, terrorisme...*

*L'article de Youcef ne manquera pas, je l'espère,
d'apporter matière à votre réflexion.*

Laurent GIRARD

L'UN [EST] L'AUTRE
revue périodique
éditée par l'association
ESTEUP'OP.

Directeur de la publication :
Laurent GIRARD,
14, rue Alain-Bouchart
F-35000 Rennes
Tél. : (33) (0)2 99 65 40 18

E-mail :
esteupop@free.fr

Site :
<http://esteupop.free.fr>

Comité de rédaction :
Didier SCHEIN,
Laurent GIRARD,
Olivier JAKOBOWSKI,

Mise en page et impression
par nos soins
ISSN 1281-3451

Imprimé à 300 exemplaires.
Prix de vente au numéro :
20 F (3 euros).



Algérie :

le duel franco-américain ou la guerre sourde

Par Youcef Zirem

Partenaires liés par une longue histoire commune et une proximité géographique, l'Algérie et la France ont, de tout temps, eu des relations marquées, au même moment, par l'amour et la haine. Souvent, les discours officiels tenus sur les deux rives de la Méditerranée ne reflètent pas les aspirations réelles des Algériens et des Français. En Algérie, les discours « ultra nationalistes » et souvent anti-français sont produits, dans la majorité des cas, par ceux qui dans leur vie privée sont francophiles et ne rêvent que se s'installer dans l'Hexagone. En France, les propos insistant sur des relations « normales » avec l'Algérie sont élaborés, dans bien des situations, par ceux qui croient que l'ancienne colonie est encore une « chasse gardée » de la France.

LORSQUE EN JANVIER 1992, le président Chadli Bendjedid démissionne, la France officielle exprime ses regrets. C'est le début d'une brouille entre Alger et Paris. Cette mésentente dure quelques mois avant que les choses ne rentrent dans l'ordre. Entre temps, la France a accueilli sur son sol de nombreux militants de la mouvance islamiste et autres réfugiés, et l'Algérie est entrée dans un cycle infernal de violences multiples. L'Algérie est alors isolée sur le plan international et les polémiques sur la nécessité ou pas de l'arrêt du processus électoral de décembre 1991 continuent.

Intronisé à la tête du HCE, Mohamed Boudiaf dont certains conseillers, anciens militants du PRS, viennent de Paris, ne se rapproche pas vraiment de Paris. C'est à partir de 1994 que la France, vue la rude concurrence américaine dans le secteur des hydrocarbures algériens, décide de prêter main forte au pouvoir « illégitime » d'Alger. C'est à partir de cette date que les fournitures de matériel militaire français à l'Algérie reprennent. L'arrivée à la tête de la République de Liamine Zeroual et de son conseiller Mohamed Betchine ralentissent pratiquement toutes les tentatives de rapprochement entre Paris et Alger. Liamine Zeroual est l'homme des Américains.

Durant la période zeroualienne, les nombreux voyages du ministre des Affaires étrangères françaises à Alger ne sont pas suivies par des visites réciproques. Plusieurs invitations françaises allant dans ce sens sont restées lettre morte. C'est à cette époque aussi que le fameux rapport « B-2 Namous » est rendu public en France. Ce rapport

confidentiel dévoile des accords secrets signés entre la France et l'Algérie du temps de Houari Boumediène. L'arrivée de Abdelaziz Bouteflika à la tête de l'état inaugure, à coup sûr, une nouvelle ère dans les relations algéro-françaises. Pour Jean-Pierre Chevènement, la relation entre les deux pays « est sans pareille » avant d'ajouter qu'elle est « irremplaçable pour la France comme pour l'Algérie ». Ce sont peut-être les mots les plus justes qui puissent exister pour définir les rapports entre les deux pays. Mais, il y a certainement encore beaucoup de choses concrètes à réaliser pour que ces relations soient excellentes pour le bien des deux peuples. Depuis l'installation de Abdelaziz Bouteflika à la tête de l'État, la langue française est de nouveau ouvertement utilisée dans les institutions étatiques. L'ancien ministre des Affaires étrangères de Boumediène a même cassé un tabou en osant faire quelques discours dans la langue de Victor Hugo. Par la suite, le reste de la société a suivi et des officiels de l'État se permettent à leur tour de dire, à la télévision étatique des mots en langue française.

Le rapprochement franco-algérien sera, d'une certaine façon, accentué par la visite de Abdelaziz Bouteflika en juin à Paris. Auparavant, les 120 membres de la délégation du MEDEF⁽¹⁾ qui ont visité l'Algérie en février 2000 se sont fait remarquer par la cordialité de leurs propos et l'absence totale de promesses d'investissement.

Les mesures compatibles avec l'état de droit

Depuis l'arrêt du processus électoral de décembre 1991, les USA n'ont pas

arrêté d'avoir un regard critique vis à vis de la démarche des autorités algériennes. Ce n'est que le 10 septembre 1997 que l'ambassadeur des États Unis d'Amérique en Algérie, Ronald E. Neumann rend publique une déclaration assez « différente » après sa rencontre avec le président Liamine Zeroual. Condamnant les massacres horribles, les attentats à la bombe et les attaques contre les civils algériens, la déclaration américaine stipule que le gouvernement des USA appuie « les mesures militaires, compatibles avec un état de droit, pour la protection des civils ». Le texte de l'ambassadeur américain fait part du soutien des USA à « la politique énoncée par le président Zeroual sur les réformes économiques et politiques, la liberté de la presse et l'état de droit ». Les américains séparent ainsi les paroles du président Liamine Zeroual de la réalité qu'ils savent plus nuancée. Ensuite la déclaration de l'ambassadeur américain énonce les positions classiques des USA en rapport avec l'Algérie à savoir : la nécessité de la réconciliation nationale et « l'inclusion dans le processus politique de tous ceux qui rejettent la violence ». Avec des mots à peine voilés, le texte de l'ambassadeur s'attaque aussi à la fraude électorale que le régime algérien a presque institutionnalisé. « (...) Nous espérons que le gouvernement algérien abordera les problèmes soulevés par les observateurs algériens et internationaux lors des élections de juin, au moment où l'Algérie prépare les élections locales du 23 octobre », affirme la déclaration américaine.

Une création bâtarde

« Le FIS est le bâtard monstrueux de la dictature algérienne et de la République française », c'est ce qu'écrit Jean-François Revel dans un article que publie *Le Point* au mois d'août 1994 (dans le numéro 1143). Pour lui, la politique algérienne de la France l'a mise dans une situation sans issue. Jean-François Revel réfute les différentes argumentations des officiels français. Il n'est pas d'accord quand des responsables français soutiennent qu'il faut soutenir le pouvoir en place à Alger même s'il est imparfait. « Ce pouvoir là est inviable », souligne Jean-François Revel. « La France l'a secouru contre toute morale et toute raison pendant des décennies, précipitant sa faillite. Proposer de continuer fait bizarre. Le minimum qu'on puisse exiger du cynisme, c'est qu'il soit efficace », ajoute l'ancien directeur de *L'Express*. L'auteur de *La Grande Parade* fait remarquer que « les structures politiques et économiques actuelles de

l'Algérie rendent impossibles la bonne utilisation de l'aide, qui ne sert qu'à perpétuer ces structures vicieuses ». Jean-François Revel rappelle que « depuis l'accord sur le gaz de 1982 (renouvelé en 1989), par lequel la France s'engageait à payer le gaz algérien 20% plus cher que le prix du marché, jusqu'aux multiples prêts à fonds perdus et incessants « refinancements » de la dette, le niveau de vie n'a fait que baisser et la crise politique que s'intensifier ». L'erreur impardonnable de la France est, de l'avis de Jean-François Revel, d'octroyer un crédit supplémentaire à l'Algérie après que le pouvoir eut tiré à la mitrailleuse lourde sur des adolescents dans les rues d'Alger en octobre 1988. « Dès lors le ressentiment de la population nous était acquis. Qu'elle soit égarée par l'islamisme n'excuse en rien notre faute, au contraire. C'est de ce danger que nous devons tenir compte, afin d'empêcher que la solution de rechange au FLN ne devienne pas aussi antidémocratique que le FLN même », tranche-t-il. Pour Jean-François Revel, la suppression du deuxième tour des élections de décembre 1991 est un coup d'état que la France a soutenu. « Cette accumulation d'abus et de bévues réunissait les conditions typiques d'où sort habituellement le terrorisme. Et un terrorisme qui ne pouvait que viser aussi la France ». Jean-François Revel pense que la France est donc complice des « fauteurs algériens de la catastrophe ». Pour conclure, il estime que pour la France, il n'y a « presque plus de bonne politique possible. Ou, s'il y en a une, elle ne peut naître que d'une répudiation sans pitié de celle qui a échoué ». La répudiation dont parle Jean-François Revel n'a pas encore eu lieu et la France s'est considérablement rapproché du régime algérien depuis l'arrivée à la tête de l'État de Abdelaziz Bouteflika. La France continue ainsi une politique qui ne rapporte des dividendes que pour les lobbies politico-financiers en France et en Algérie.

La « refondation » des rapports entre l'Algérie et la France, capable d'aboutir à des rapports sereins et bénéfiques aux deux peuples, peut attendre.

Un pays riche de promesses

Secrétaire d'État adjoint des États-Unis, ambassadeur en Algérie (de 1994 à 1997), Ronald Neumann estime qu'il n'y a pas de remède miracle. Pour lui, la violence en Algérie est la conséquence de facteurs politiques, économiques et de sécurité d'une grande complexité. « Chacun de ces facteurs devra être pris en considération pour que la paix

revienne dans le pays. S'il est vrai que les éléments du problème sont complexes, les grandes lignes des actions à entreprendre ne le sont pas. La solution à long terme doit allier les réformes politiques et économiques. En conséquence, notre politique en Algérie s'inscrit comme il convient dans la durée et encourage la croissance des institutions démocratiques et la libéralisation de l'économie », affirme Ronald Neumann dans un point de vue que publie le quotidien *El Watan* (du 14 février 1998). Mais cautionnant les principales options du général Liamine Zeroual, réputé distant du concurrent français, les Américains fermeront les yeux sur de nombreux dérapages commis par les autorités algériennes et n'allant pas dans le sens de la démocratisation réelle du pays. Il est vrai qu'entre deux déclarations officielles un peu critiquées envers le régime d'Alger, la présence américaine dans le secteur pétrolier algérien a encore pris de l'ampleur. Ronald Neumann reconnaît que son pays a appuyé le rééchelonnement de la dette algérienne. Parlant du bilan économique de l'Algérie, il fait remarquer que « face à une énorme dette extérieure, le gouvernement a mis en œuvre un programme financé par le Fond monétaire international, mesure que nous avons fortement appuyée. Nous avons également appuyé ensuite un généreux rééchelonnement de la dette publique, y compris la dette envers les États-Unis, ainsi qu'un solide programme de la Banque mondiale ». Pour le secrétaire d'État américain, c'est au gouvernement et au peuple algériens de relever le défi et d'atteindre leurs propres objectifs. « L'Algérie est un pays riche de promesses en proie à une longue crise », constate Ronald Neumann. Dans leur discours officiel, les Américains disent leur désir d'orienter l'Algérie dans le sens d'une plus grande ouverture politique, du respect des Droits de l'Homme, de la marginalisation des extrémistes, de l'élimination du terrorisme et de la violence politique et des réformes de marché.

Une histoire de réseaux

En situation de quasi-cessation de paiement en 1994, l'Algérie s'en sort grâce à un contrat de stand-by d'un an avec le FMI suivi en 1995 d'un contrat de facilité de paiement de trois ans. Le pays signe également en 1994 et en 1995 deux accords de rééchelonnement avec le Club de Paris et deux autres avec le Club de Londres, ce qui lui vaut un différé de remboursement de plus de 16 milliards de dollars. On va même jusqu'à affirmer que la sollicitude inté-

ressée du FMI et de son ancien directeur général, le Français né en Algérie, Michel Camdessus, aurait rapporté à l'Algérie un total de 30 milliards de dollars. C'est ainsi la puissante influence française qui sauve l'Algérie de la faillite financière. La France est le premier fournisseur de l'Algérie et représente entre 22 et 25% de ses importations. On comprend donc son intérêt à sauver le régime d'Alger lorsque celui-ci, acculé également par une contestation armée, était sur le point de tomber en 1993-94. Mais qui, en France, bénéficie réellement des faveurs du marché algérien ? Pour Baudois Loos, de l'Institut européen de l'Université de Genève, « l'histoire des rapports franco-algériens, c'est d'abord une histoire de réseaux. De complicité de réseaux, de complémentarité de réseaux. Tous réseaux qui bénéficieraient du fait que la France est l'un des rares pays européens à autoriser le versement de commissions par ses entreprises dans les transactions commerciales internationales. » Dans son essai *La seconde guerre d'Algérie*⁽²⁾, Lucile Provost abonde dans le même sens. « C'est en premier lieu par rapport à la France, aux firmes françaises, aux intermédiaires qui travaillent avec elles, que le pouvoir algérien organise la mise sous contrôle de l'économie. C'est le plus naturel.

Les entreprises françaises sont sur place, les hommes se connaissent. Ce sont donc de véritables réseaux d'influence politico-économiques qui se sont mis en place avec l'ancienne métropole et existent encore aujourd'hui. Les Français ont d'ailleurs bénéficié, comme les Algériens, des retombées de cette économie de dépendance. Les contrats sur l'Algérie étaient réputés particulièrement rentables, la surfacturation étant couramment de l'ordre de 30 à 40%. Les liens entre affaires et politique ne se sont jamais démentis, que ce soit à droite ou à gauche », écrit-elle.

La bataille du renseignement

Excellent arabisant, l'ancien attaché de presse de l'ambassade de France à Alger, Jean-François Guillaume reconnaît que les services de renseignement américains en Algérie sont plus performants que ceux de son pays. Pourtant vu les liens historiques entre l'Algérie et la France, il est plus logique de s'attendre au contraire. Depuis l'apparition du phénomène islamiste, les Américains ont misé sur un rapprochement conséquent avec les animateurs de cette tendance lourde de la société algérienne. Les Américains ont fait



l'effort d'approcher tous ceux qui pouvaient communiquer réellement avec les islamistes et leur entourage. Ainsi, la plupart des journalistes algériens qu'ils ont invité à visiter les USA se recrutent dans ses sphères. En réalité, dans leur sourd duel avec les Français, les Américains ont, contrairement à ce qu'ils peuvent raconter, misé sur une arrivée au pouvoir du FIS. Cette éventualité aurait, d'une façon ou d'une autre, minimisé, au moins pour un temps, l'influence française en Algérie. Largement noyautés par les services algériens, les différents groupes armés ont également été infiltrés par les services étrangers. Dans ce contexte l'affaire de l'assassinat des moines de Tibhirine et l'affaire du détournement de l'Airbus d'Air France (le 24 décembre 1994) continuent encore aujourd'hui à garder leurs zones d'ombre. Une note de la DGSE⁽²⁾, publiée par le quotidien *Le Monde* indique que l'imminence du détournement de l'avion était connue. On parle de quelques éléments « beurs » qui ont réussi à intégrer un groupe armé islamiste du côté des Eucalyptus (banlieue algéroise) comme source d'information de la DGSE. Durant le rapt de l'avion, un inspecteur de police algérien, un diplomate vietnamien et Bruno Meugnier, cuisinier à l'ambassade de France à Alger, ont été tués. Un officier supérieur de l'armée algérienne et Ferhat Mehenni, chanteur kabyle célèbre et, à l'époque, responsable du RCD⁽³⁾, sont sortis indemnes de la prise d'otages. On ne sait pas ce que sont devenus les corps des auteurs de ce détournement d'avion. Un parent de l'un des terroristes de l'Airbus travaillait comme jardinier à l'ambassade de France à Alger. La chaîne de télévision TF1 avait programmé et annoncé une émission sur ce thème dans « Le droit de savoir » mais elle n'a jamais été diffusée. Au mois de janvier 2000, M^{me} Françoise Rudetzki, présidente de l'association SOS *Attentats* fait de troublantes révélations. Dans un bref entretien au quotidien la Nouvelle République⁽⁴⁾, elle affirme que des passagers qui voyagent souvent sur la ligne Alger-Paris-Alger révèlent que lors du vol du 24 décembre 1994, il n'y a pas eu de carte d'embarquement, de reconnaissance de bagages. Selon toujours ces voyageurs, le contrôle policier ne s'est pas effectué comme auparavant. M^{me} Rudetzki fait également savoir que M^{me} Meugnier, l'épouse du cuisinier de l'ambassadeur, accompagnée de ses deux enfants, avait rencontré le 22 décembre 1994, un agent d'escale d'Air France qui s'était étonné de ne

pas voir son époux voyager avec elle. Quand elle l'a informé que son mari devait la rejoindre le 24 décembre, cet agent d'Air France avait estimé qu'il n'était pas question que son époux prenne l'avion ce jour là. M^{me} Meugnier ne manque pas de préciser que cet agent lui a signifié que son mari devait partir le 23 décembre quitte à le placer dans le cockpit. Arrivée à Paris, M^{me} Meugnier a téléphoné à son mari qui n'a pas voulu modifier son programme surtout qu'il devait prendre le vol avec l'ambassadeur et sa secrétaire. L'ambassadeur qui avait fait deux réservations, l'une pour le 23, l'autre pour le 24, a finalement voyagé le 23 décembre 1994. Dans le registre de ces affaires scabreuses, figurent également les accusations, faites en novembre 1999, du gouvernement de Belgrade en direction de la DST française. En annonçant l'arrestation de cinq tueurs serbes qui s'apprêtaient à assassiner le président Milosevic, le gouvernement de Belgrade indiquait que des membres de ce commando avaient participé à un massacre en Algérie en 1994. Coran Matic, ministre yougoslave de l'Information accuse les cinq hommes d'avoir formé un commando répondant au nom de code de « Pauk⁽⁵⁾ ». Pour Coran Matic, le chef du commando, Jugoslav Petrusic jouit de la double nationalité franco-yougoslave et travaille pour les services français depuis dix ans sous les pseudonymes de « Dominique » ou de « Baladin », sous l'autorité d'un agent nommé Patrick Fort. Il l'accuse d'avoir participé, pour la France, à des opérations de renseignement en Bosnie, à des assassinats en Yougoslavie, à un massacre en Algérie, en 1994, et à l'expédition zaïroise de mercenaires recrutés par le maréchal Mobutu Sese Seko. Coran Matic accuse également Jugoslav Petrusic et ses amis d'avoir participé en juillet 1995 aux tueries de Srebrenica. « Si la France a démenti « certaines » accusations, comme le note fort justement la presse de Belgrade, c'est à dire le projet d'assassinat de Slobodan Milosevic, aucun commentaire n'a en revanche été fait sur les liens pouvant unir Jugoslav Petrusic, Milorad Pelemis et d'autres à certains services secrets français », note le quotidien *Le Monde* (du 30 novembre 1999). De leur côté, les autorités algériennes sont restées bien silencieuses sur toute cette affaire.

Révélation fracassantes

C'est un nom de code qui pique : B2-Namous (namous veut dire moustique en arabe). L'affaire concerne les mili-

taires français, sous l'uniforme puis sous couverture civile, qui sont restés après 1962 pour effectuer des essais nucléaires sur une base secrète en Algérie. « Les essais, révèle *Le Nouvel Observateur*, du 23 octobre 1997, ont continué jusqu'en 1978 avec l'autorisation des plus hauts responsables algériens ». L'Algérie, par l'intermédiaire de son ministre des affaires étrangères de l'époque, le militant du parti présidentiel, le RND, Ahmed Attaf, dément que les essais aient eu lieu après 1967 comme convenu par les accords d'Evian mais le ministère français des Affaires étrangères confirme les révélations fracassantes de l'hebdomadaire de Jean Daniel. « B2-Namous, c'était vraiment très secret », avoue Pierre Messmer, ancien ministre de la défense qui se souvient que « curieusement, les discussions sur B2-Namous avec les Algériens se sont chaque fois bien passées ». Mais comment expliquer un tel comportement du président Houari Boumediène, lui qui n'arrêtait pas dans ses discours de critiquer la France ? « C'était une affaire personnelle entre deux militaires chefs d'État : de Gaulle et Boumediène. Et le président algérien ne voulait pas dire non au Général. C'est aussi simple que ça », raconte l'ambassadeur Philippe Rebeyrol qui a négocié l'accord B2-Namous avec un proche de Boumediène, le commandant Chabou. « Comme beaucoup d'officiers algériens, Chabou avait été militaire dans l'armée française. Ce lien affectif a joué aussi », précise le diplomate français. À l'instar du commandant Chabou, beaucoup d'officiers supérieurs de l'armée algérienne proviennent de l'armée française, c'est le cas, pour exemple, des généraux majors Mohamed Lamari, Mohamed Touati, Larbi Belkheir, ou encore Khaled Nezar. C'est le 27 mai 1967 qu'un accord cadre sur B2-Namous est signé, en catimini, par le nouvel ambassadeur français à Alger, Pierre de Leusse et le commandant Chabou, au nom du président Boumediène. Les militaires français doivent alors travailler sous couverture civile. Une filiale de Thomson sera leur employeur officiel mais l'autorité militaire aura le contrôle des opérations.

Le 4 décembre 1967, un autre accord secret sur B2-Namous est encore signé entre Paris et Alger. C'est désormais l'armée algérienne qui assure la garde extérieure de la base et la Soteg sera considérée « comme travaillant pour l'autorité militaire algérienne ». Le 12 mai 1972, sont « d'accord pour renouveler au plus vite l'accord de 1967 ». Ce qui se fera rapidement. Selon le ministère de la

Défense français, « l'installation de B2-Namous est détruite et est rendue à son état naturel » en 1978.

Investissements virtuels

Après avoir rencontré, à la fin de l'année 1999, le président Abdelaziz Bouteflika, le président de l'Eximbank, James Harmon, affirme que « pour les dix prochaines années, l'Algérie est mieux placée que d'autres pays pour attirer des investissements étrangers et les États-Unis peuvent faire beaucoup plus que d'autres dans ce domaine ». Pourtant de tels propos ne seront pas suivis d'actes concrets et les investissements en question resteront virtuels. Malgré le caractère dépassionné des relations algéro-américaines (contrairement aux rapports avec la France), les USA ne donnent guère l'impression de vouloir engager des investissements en Algérie en dehors du secteur des hydrocarbures. Après la signature en mars 1996 d'un accord de rééchelonnement de la dette algérienne d'un peu plus de 1 milliard de dollars avec Washington, les compagnies pétrolières américaines prennent d'assaut le Sud algérien.

D'importants investissements sont enregistrés, en particulier pour Arco (1,5 milliard de dollars en 1996), Anadarko Petroleum, Bechtel, Louisiana Land and Exploration ou encore Exxon. Cet effort américain explique le fait que les compagnies américaines sont responsables de plus de la moitié des découvertes pétrolifères réalisées sur le continent africain.

Autre secteur de coopération algéro-américain : le domaine militaire. En octobre 1998, des manœuvres militaires conjointes entre les USA et l'Algérie sont organisées en Méditerranée. En 1999, l'Algérie qui tente de moderniser son armée, a déboursé pas moins de 600 millions de dollars pour l'acquisition de matériel militaire américain, devenant ainsi le deuxième client des USA dans le monde arabe et le septième dans le tiers-monde. Les USA ont lancé un programme de formation de sous-officiers et d'officiers au profit de plusieurs pays dont l'Algérie. Après la visite du commandant de la sixième flotte américaine, Daniel Murphy, à Alger en septembre 1999, l'amiral Charles Stevenson Abbot, commandant en chef adjoint du commandement américain en Europe, s'est entretenu dans la capitale algérienne, le 24 avril 2000, avec Abdelaziz Bouteflika et le général de corps d'armée, Mohamed Lamari, chef d'état major de l'armée algérienne. Washington veut une alliance stratégique avec Alger puisque l'Algérie a adhéré au dialogue de l'OTAN.

Les canaux de négociation

L'assassinat, au printemps 1996, des sept religieux de Tibhirine a fait couler beaucoup d'encre. Cette affaire donne une idée sur la complexité de la situation en Algérie. Enlevés le 26 mars 1996, la vie des sept moines sera l'objet d'obscur tractations avant que leur mort ne soit annoncée à la fin du mois de mai 1996. Le père Gérard, prieur de l'abbaye d'Aiguebelle, révèle qu'un émissaire du gouvernement français se serait rendu, à la mi-mai, auprès des otages, qu'il aurait rencontrés pendant dix minutes et à qui il aurait donné la communion. Pourtant pour le porte-parole du Quai d'Orsay, Yves Doutriaux, « il n'y a pas eu de négociation, il n'y a pas eu de tractations ». Il semble que dès l'enlèvement des sept moines deux canaux de négociation se soient mis en place. L'un, officiel, avec les autorités algériennes est chapeauté du côté français par le général Philippe Rondot, spécialiste du monde arabe à la DST (et interlocuteur habituel du DRS) qui se rend début avril à Alger. Ancien patron de la DST, Yves Bonnet fait également une brève halte à Alger, le 6 mai.

L'autre canal a été activé plus tard. Les Français veulent alors avoir une preuve que les otages sont toujours vivants. Cette preuve, ils l'obtiennent le 30 avril, lorsqu'un messager dépose à l'ambassade de France à Alger une cassette audio contenant un enregistrement des voix des sept religieux. Pour dater le document les ravisseurs enregistrent les moines sur un fond sonore identifiable, le bulletin d'information émis le 20 avril par la radio franco-marocaine, *Médi 1*, basée à Tanger et beaucoup écoutée en Algérie. Le messager, avait travaillé, avec son père, comme jardinier à l'ambassade de France à Alger. Cet homme est également le frère d'Abdelah Yahia, un des membres du commando qui avait détourné l'Airbus d'Air France en décembre 1994. Selon *Le Nouvel Observateur* (du 30 mai 1996), c'est lui qui après l'assassinat de cheikh Saharaoui à Paris, le 19 août 1995 et l'attentat au métro Saint-Michel, apporte à l'ambassade de France à Alger le texte de « la Déclaration de guerre à la France » et qui commence par ces mots : « Jacques Chirac, soumets-toi ». Le messager en question est un intermédiaire habituel entre la DGSE et les islamistes. Il est aussi impossible qu'il ne soit pas connu du DRS. Il semble que les moines ont été finalement tués à la suite de malentendus entre les services algériens et leurs homologues français. En se rendant au lieu de détention des moines, l'énigmatique « émissaire français » dont fait part le père Gérard, ne pouvait pas

échapper à la surveillance du DRS. Ce dernier ne pouvait logiquement tolérer le succès du deuxième canal de négociation. Une enquête du quotidien *Le Monde* (du 8 juin 1998) abonde dans le même sens et « donne du crédit à la thèse de l'infiltration du groupe de ravisseurs par les services de sécurité algériens et d'un dérapage final causé par un désaccord entre ses derniers et leurs homologues français ». Cet « affrontement » des hommes de l'ombre de France et d'Algérie devient presque patent à l'occasion des attentats de l'été 1995 à Paris. Des membres du réseau de Chasse-sur-Rhône de groupes islamistes armés, responsables de cette campagne d'attentats accusent, au cours de leur procès, Alger de les avoir « téléguidés ». Dans son livre *La Nouvelle guerre d'Algérie* (Éditions La Découverte, Paris 1999), Djallal Malti ne va pas par mille chemins pour signifier que la DST sait qu'Alger a commandité ces explosions afin de contraindre Paris à s'impliquer dans la lutte contre les islamistes. Présenté comme le cerveau de la campagne d'attentats de l'été 1995, Ali Touchent alias Tarek est soupçonné par Paris d'être un agent des services algériens. Décédé dans des circonstances obscures à Alger en 1997, la nouvelle de la mort de Ali Touchent n'est connue qu'une année plus tard. C'est certainement dans ce contexte que Lionel Jospin affirme, à propos du drame algérien, au quotidien *Le Monde* en juillet 1997 que « le gouvernement français est contraint dans son expression ». C'est également dans cette optique qu'on peut essayer de comprendre les propos d'un opposant algérien repris par Abed Charef (dans son livre *Autopsie d'un massacre*⁽⁶⁾, qui soulignait que « le GIA est une organisation dans laquelle l'islamisme constitue la base, mais dont les actions sont déteintes par les services algériens, français et américains, marocains et probablement israéliens et d'autres pays ».

Un dialogue de fond

Au moment où l'Algérie vacille durant les années 1994-95, les découvertes pétrolières se font de plus en plus nombreuses dans le sud du pays. C'est ce qui renforce la crédibilité financière de l'Algérie, soutenue par le FMI et la Banque mondiale. En mai 1996, le directeur des affaires égyptiennes et nord africaines au Département d'État, Richard Jackson, affirme, au cours d'un colloque organisé à Washington que « l'Algérie est économiquement un important acteur ». Le responsable américain signale que l'Algérie « est un producteur significatif de pétrole et de gaz de haute qualité qui était en 1994 le

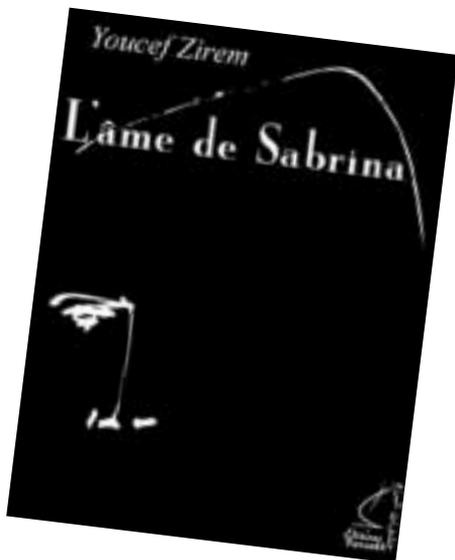
pays qui eu les plus importantes découvertes de pétrole dans le monde ». Dans le système-monde que les USA projettent de mettre sur pied, Washington choisit dans le tiers-monde des États pivots. Pour la Méditerranée arabe, à côté de l'Égypte, c'est l'Algérie qui est choisie.

Dans le prolongement de cette logique, Pierre Salinger, ancien conseiller de Kennedy, visite l'Algérie en juin 1998, pour le compte du Département d'État et du Congrès. Cette démarche des américains est élaborée pour atténuer, un tant soit peu, la « mainmise » française sur l'Algérie. Après une rencontre entre Hubert Vedrine, ministre des Affaires étrangères français et son homologue américain, Madeleine Allbright, le porte parole du Département d'État a annoncé le 24 septembre 1997 que les deux ministres « sont d'accord sur le fait que l'Algérie est un sujet sur lequel la France et les États-Unis pourrait amorcer un dialogue de fond ». Cette formulation pleine de langue de bois de la part du porte parole du Département d'État exprime, à bien des égards, le rivalité franco-américaine vis à vis de l'Algérie. Le dialogue de fond dont on parle ici doit, bien sûr, rester secret.

Notes

1. Mouvement des entreprises de France.
2. Éditions Flammarion, Paris 1996)
3. Direction Générale de la Sécurité Extérieure, services de renseignements français.
4. RCD : Rassemblement pour la culture et la démocratie, parti kabyle créé en 1989, présidé par Saïd Sadi.
5. Du 18 janvier 2000.
6. Pauk : araignée.
6. Éditions de l'Aube, 1998

Youcef Zirem, né en 1964, est journaliste à Alger depuis une décennie, auteur de Les enfants du brouillard, poèmes, Paris 1995 et de L'Âme de Sabrinna, nouvelles, Alger 2000.



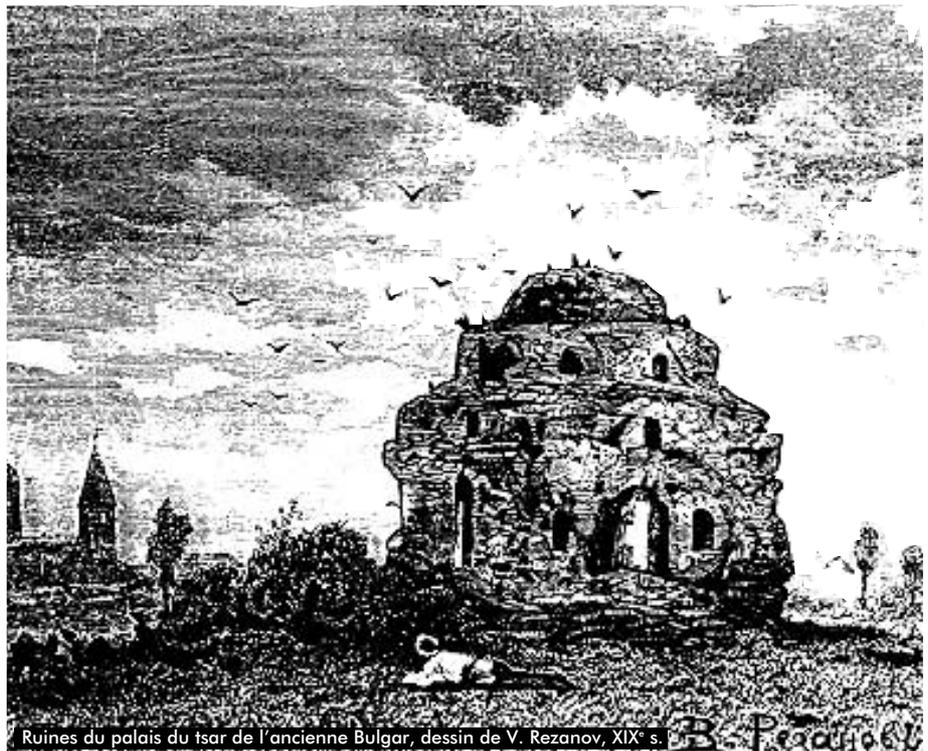
Au fil de la Volga (2)

Les Bulgares de la Volga

Laissant Kazan derrière nous, nous continuons de descendre le cours du fleuve. Ici, la Volga atteint une largeur énorme, de plusieurs kilomètres, si bien que d'une rive il est impossible d'en distinguer l'autre. Bientôt, le fleuve immense reçoit la Kama sur sa gauche et sa largeur s'accroît encore un peu plus. À quelques encablures après le confluent, se dresse sur notre gauche, surgie mystérieusement au milieu de la forêt, une tour noire dont l'extrémité, après une terrasse, se termine par une pointe effilée. Nous sommes ici, dans ce qui est aujourd'hui la République autonome du Tatarstan, sur les lieux où s'est développée, il y a un millénaire, une civilisation florissante et qui demeure énigmatique : le khanat bulgare de la Volga. Et cette tour n'est autre que la tour Mizgir, le petit minaret, un des restes de l'ancienne cité de Bolgar ou Bulgar, principale ville de cet empire.

LES RUINES DE LA CITÉ, murs de fortifications, minaret, deux mausolées datent pourtant de la période tatare, après la destruction du khanat bulgare en 1236-1238 et son intégration au sein de la Horde d'Or, puis du Khanat de Kazan. De la florissante civilisation trop peu de documents nous sont parvenus pour nous permettre de percer l'ombre qui l'entoure. Qui étaient ces Bulgares ? D'où étaient-ils venus ? Quel est leur rapport avec les autres Bulgares, ceux des Balkans ? Que sont-ils devenus après la conquête tatare ?

Sur l'origine des Bulgares de la Volga, les historiens russes ont émis de nombreuses et différentes hypothèses. Certains, se basant sur le fait que le principal personnage de l'empire se nommait tsar et non khan, ont préten- du que les Bulgares étaient des Slaves. D'autres, s'appuyant sur des décou- vertes archéologiques, constatent les liens culturels entre les Bulgares de la Volga et les Coumans, peuple turc nomade établi dans les steppes du sud de la Russie, de l'Ukraine et de la Mol- davie, et qui, au XIII^e siècle, devaient



Ruines du palais du tsar de l'ancienne Bulgar, dessin de V. Rezanov, XIX^e s.

donner bien des sueurs froides aux Byzantins. Cependant l'hypothèse qui semble la plus plausible aujourd'hui vise à établir une parenté entre les Bulgares de la Volga et ceux des Balkans. À l'origine, les « Proto-bulgares » seraient un peuple turc païen, établi dans les steppes qui s'étendent au nord du Caucase et de la mer d'Azov. Dans la seconde moitié du premier millénaire, ils auraient entamé une migration vers le nord. Ils se divisèrent ensuite en cinq tribus, dont l'une devait remonter vers le nord pour s'établir sur les bords de la Volga et de la Kama ; une autre serait l'ancêtre des actuels Tchouvaches, orthodoxes depuis le XVIII^e siècle, établis dans une république autonome, sur la rive droite de la Volga, face au Tatarstan ; tandis qu'une autre tribu continuait sa migration vers le sud-ouest, jusque dans les Balkans, où elle allait ensuite se fondre avec les sept tribus slaves déjà établies là-bas, ne laissant que son nom à la nouvelle nation qui allait éclore plus tard. Peut-être toutes ces versions détiennent-elles une part de vérité : dans des régions où les populations nomades étaient fréquemment en mouvement, de multiples contacts et de nombreux mélanges se sont produits ; aussi la dynastie bulgare de la Volga devait inclure de nombreux peuples différents sous leur autorité et, si leur origine turque semble aujourd'hui évidente, nul doute que des nombreux mélanges ont dû se produire avec les voisins slaves et finno-ougriens.

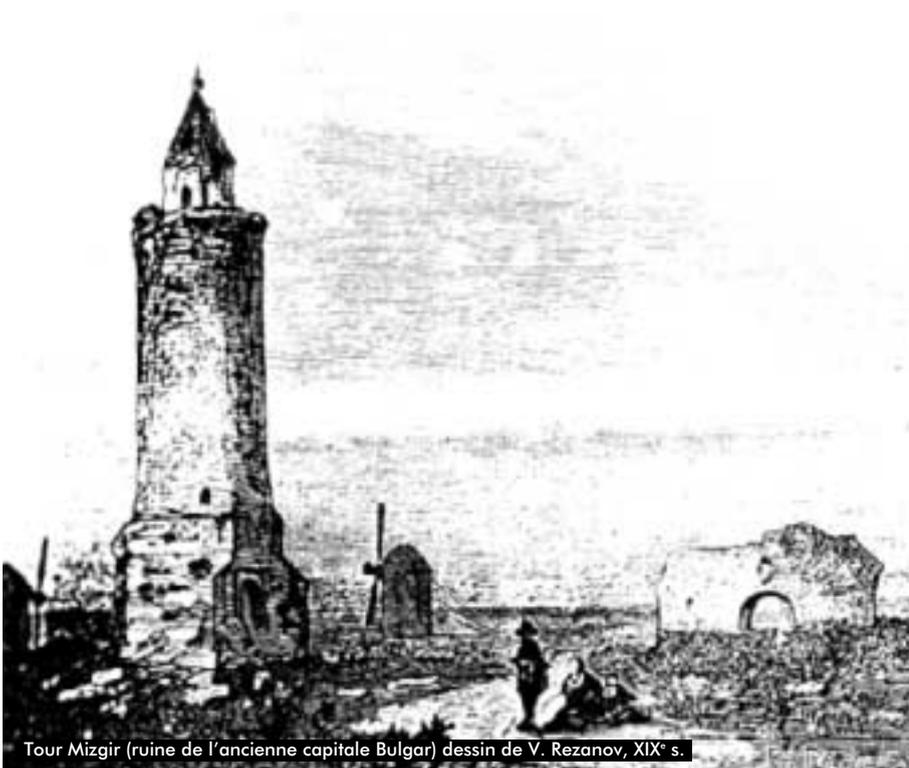
Parmi les fouilles effectuées sur le site de l'ancienne Bulgar, seuls deux cimetières comportent des tombeaux datant de la période de l'empire bulgare, recouverts d'inscriptions en langue turque ou en arabe. Car, en 922, se produisit un événement capital pour l'empire bulgare : en contact déjà depuis longtemps semble-t-il avec le monde musulman, le tsar bulgar Almuch décida d'embrasser la foi musulmane, prenant le nom de Djafar. Cet événement fut l'occasion de la réception d'une ambassade représentant le calife abbasside de Bagdad, al-Muqtadir, à Bulgar ; l'un des membres de cette ambassade, Ibn Fodlan, nous a laissé un précieux récit de son voyage sur les rives de la Volga. C'est l'unique document écrit consacré aux Bulgares de la Volga que nous possédons à ce jour. Almuch avait également demandé au calife de lui envoyer des architectes pour construire dans sa cité mosquées et fortifications. Dès lors, les liens avec le monde arabe ne firent que croître et les Bulgares furent bientôt réputés comme de riches commerçants, placés favorablement à un lieu de passage privilégié entre les pays du nord, les principautés russes, la Grèce, l'occident et le monde arabe et musulman, mais aussi avec les Tatares, les Kharezmiens d'Asie centrale et le Kharasan (nord de l'Iran) vers où convergeaient nombre de caravanes. Par Bulgar transitaient fourrures de martre, peaux, youfte (sorte de cuir), laine, miel, cire, noix, dents de mammouths servant à la

fabrication de peignes. À Bulgar s'étaient développés des métiers organisés et l'artisanat, témoignant d'un assez haut niveau culturel.

Les Bulgares ne firent pas que du commerce ; pour consolider leurs positions ils guerroyèrent contre les Russes et les Tatares. Ainsi mentionne-t-on, du X^e au XII^e siècles, des raids menés par les tsars bulgares dans des endroits assez avancés du territoire russe. Mais leurs velléités belliqueuses se limitèrent souvent à des actions défensives et en 969 le prince russe Sviatoslav prit et mit à sac la cité de Bulgar. Après la conquête tatare du XIII^e siècle, les Bulgares disparurent de l'histoire. Sans doute ne formaient-ils dans cette région qu'une composante ethnique parmi d'autres, beaucoup trop restreinte pour ne pas se fondre sous la masse des vainqueurs. Mais le haut niveau de leur civilisation ne fut pas sans influence sur l'évolution future du peuple tatare : ce sont sans doute eux qui lui insufflèrent la foi islamique ; rien que pour cela l'apport bulgare peut être considéré comme primordial dans le mélange ethnique dont sont issus les Tatares de Kazan d'aujourd'hui.

La Volga garde aujourd'hui l'image d'un symbole de la Russie, par son immensité monotone et sa largeur inégalée en Europe, un fleuve dont on ne peut que s'imaginer l'autre extrémité, sans jamais la percevoir, par ses deux rives, l'une baignant ce qui est encore l'Europe, tandis qu'au-delà de l'autre commencent les étendues des steppes asiatiques. Cependant l'Iltil (ancien nom du fleuve) fut longtemps une artère vitale, un lien essentiel entre des peuples au combien différents et pourtant étroitement mêlés les uns aux autres, pouvant cohabiter en paix sur un même territoire, au point de devenir difficilement distinguables par les historiens. Car ses rives ont baigné des civilisations oubliées mais d'une originalité profonde et aujourd'hui inconcevable. C'était alors le temps des Bulgares de la Volga ; c'était il y a longtemps, au Moyen Âge, bien avant que l'Occident ait inventé l'État-nation.

Didier SCHEIN



Tour Mizgir (ruine de l'ancienne capitale Bulgar) dessin de V. Rezanov, XIX^e s.



Le voyage d'Ibn Fodlan chez le tsar bulgare (extraits)

Quand nous ne fûmes qu'à une distance d'une journée de route de chez le tsar slave, Malek el-Saklab, chez qui se rendait notre ambassade, vinrent à notre rencontre ses frères, ses enfants et quatre de ses vassaux, apportant du pain, de la viande et du millet. De là nous continuâmes avec eux; et quand il ne resta que deux farsang⁽¹⁾ jusqu'à la résidence du tsar, le tsar lui-même vint à notre rencontre. Nous voyant, il descendit de cheval, louant et remerciant Allah. Ensuite il répandit devant nous des monnaies d'argent, qui se trouvaient dans ses manches et, pour notre logement, il ordonna de dresser les tentes dans lesquelles nous demeurâmes. C'était le dimanche, 22^e, de la 310 année de Dubarrem. De la ville kharezmienne de Djordjana jusque là il y avait eu soixante-dix jours de route. Dans ces tentes nous restâmes jusqu'au mercredi, attendant que se rassemblent les tsars et les grands seigneurs de sa terre qui devaient être présents lors de la lecture des chartes par nous apportées. Le jeudi nous préparâmes deux bousses tissées d'or, qui étaient avec nous, parâmes les chevaux de riches selles, habillâmes le tsar d'une robe noire et entourâmes sa tête d'un turban; j'apportai la charte du calife, et il la lut debout. Ensuite il lut aussi celle du grand vizir Hamid ibn-el-Abbasi, toujours debout malgré sa forte corpulence. Ses vassaux nous couvrirent de monnaies d'argent. Nous apportâmes les cadeaux du calife et les présentâmes au tsar; ensuite nous habillâmes d'un manteau de fourrure son épouse, qui selon l'habitude de cette terre s'assoit en public à côté de son mari. Ensuite le tsar nous appella dans sa tente. Il s'assit lui-même sur le trône, couvert de brocards grecs; sur sa droite se trouvaient les tsars vassaux, juste en face de lui étaient assis ses enfants, quant à nous, il nous fit asseoir sur sa gauche. Aussitôt, sur l'ordre du tsar on apporta une table, et sur la table de la viande rôtie. Prenant une patte, il coupa d'abord un morceau de viande et le mangea; ensuite de la même façon il

en mangea un deuxième et un troisième; ensuite il coupa encore un morceau et le donna à notre ambassadeur Sousen, devant lequel, aussitôt après cela, on dressa une petite table. L'usage est celui-ci là-bas que personne ne peut se mettre à manger, avant que le tsar ne lui donne un morceau; et alors seulement, à celui qui en a reçu est apportée une table. Après Sousen le tsar donna un morceau de viande à un de ses tsars vassaux, assis à sa droite, et devant lui aussi apparut une petite table; ensuite à un autre, à un troisième et ainsi de suite à tous les présents. De cette façon chacun reçut une petite table personnelle et mangea à celle-ci, seul, sans se mêler aux autres. À la fin du repas nous primes chez nous ce qu'il restait sur nos petites tables; mais avant de partir, le tsar ordonna de donner du vin de miel, qu'on appelle dans leur langue sidjou, il but lui-même et nous bûmes.

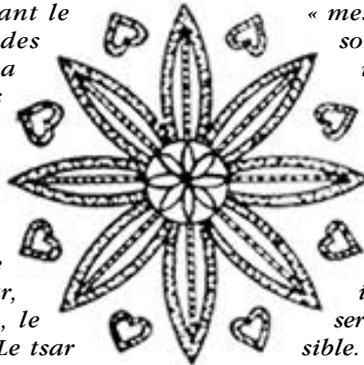
Avant notre présence à la butba⁽²⁾, le tsar s'exprimait de cette façon: « Seigneur, donne ta bénédiction au tsar et au possesseur, au tsar de Bulgar! » Je lui fis remarquer que seul Dieu est tsar et qu'il n'est donné à personne de s'élever si haut devant Dieu, surtout en public. Même ton haut dirigeant le calife, le maître des croyants, lui ai-je dit, a ordonné que dans toutes les sociétés de l'Orient et de l'Occident on ne s'exprima pas autrement que de la sorte: « Seigneur, donne ta bénédiction à ton esclave et ton gouverneur Djafar, le Puissant par Dieu⁽³⁾, le maître des croyants. » Le tsar demanda: « Comment faut-il donc demander? » Je répondis: « Il faut te nommer par ton nom et ton patronyme. » Mais alors il répliqua: « Mon père était incroyant et moi aussi; je ne veux pas qu'on me nomme par mon nom, quand celui qui ma l'a donné était incroyant. Comment s'appelle mon haut dirigeant, le maître des croyants? » « Dja-

far », répondis-je. « Et puis-je m'appeler par son nom? » demanda à nouveau le tsar. « C'est possible. » « Alors je reçois pour moi-même le nom de Djafar, prononça le tsar, et mon père s'appellera à son tour Abdallah⁽⁴⁾. » Et il annonça cela au balyb⁽⁵⁾. À partir de ce moment, on se mit à le mentionner de cette façon: « Seigneur, donne ta bénédiction à ton esclave Djafar, fils d'Abdallah, émir de Bulgar et client du maître des croyants. » Dans la capitale de ce tsar je vis une telle quantité de choses inouïes qu'il est impossible de les relater.

La première nuit que nous passâmes dans cette ville, je remarquais peu avant le coucher du soleil que l'horizon était terriblement rouge, et j'entendis haut dans l'air de forts échos et un bruit sourd. Je levais la tête et que vis-je? au-dessus de moi flottait un nuage rouge comme le feu⁽⁶⁾ et ce bruit et ces échos sortaient de là! Dans le nuage étaient visibles comme des gens et des chevaux et dans les mains de ces spectres des arcs, des lances et des épées. C'est ce que je vis, ou du moins, me sembla-t-il voir. Ensuite apparut un autre nuage; le même que le premier et dedans aussi j'aperçus des gens, des armes et des chevaux. Ce nuage se jeta sur le premier comme deux détachements de cavaliers tombent l'un sur l'autre et nous en primes tellement peur que d'un suprême serrement de cœur nous nous mîmes à prier Dieu; les indigènes en face de nous se commencèrent à se moquer de nous, et s'étonnèrent beaucoup de notre affliction. Nous vîmes comment un nuage se dirigea sur l'autre: quelques temps ils furent mêlés l'un à l'autre, ensuite à nouveau ils se séparèrent, et ses mouvements continuèrent jusqu'à la nuit-même, tant que les nuages ne disparurent pas. Quand nous demandâmes ensuite au tsar, ce que signifiait ce mouvement, il répondit:

« mes aïeux disaient que ce sont les esprits croyants et incroyants qui s'affrontent chaque soir, et qu'ils font cela depuis qu'ils existent. » (...)

Dans les aboiements des chiens, les Bulgares voient de bons présages, et d'un aboiement ils concluent si l'année sera fertile, heureuse et paisible. J'ai vu une quantité de serpents; de telle sorte que souvent sur un arbre, près d'une branche, s'en enroulent une dizaine ou plus. On ne les tue pas, et eux-mêmes ne font de mal à personne. Il y a chez eux une sorte de pommes, vertes et terriblement amères, que ne mangent que les jeunes filles, ce dont elles grossissent. Mais je n'ai rien vu tant en Bulgarie que des noyers; j'en



ai vu par forêts entières, sur une distance d'une quarantaine de farsang. J'ai aussi vu là-bas un arbre, que je ne sais pas comment nommer⁽⁷⁾ : il est d'une taille inouïe, il possède un tronc sans feuillage, une cime comme celle des palmiers, et des feuilles petites mais épaisses. On chauffe le tronc de cet arbre à un endroit su et on récolte de l'orifice un liquide plus agréable que le miel. Cette boisson soûle tout comme le vin, si on l'utilise en grande quantité.

(...)

On entend très souvent des orages, et si la foudre frappe une maison, tout le monde s'en éloigne et s'entend pour détruire le bâtiment et ne pas le rebâtir jusqu'à la fin des temps, disant que sur ce lieu se trouve la colère de Dieu. S'ils rencontrent un homme avec une intelligence inouïe et une profonde connaissance des choses, ils disent : « il est de taille à servir Dieu » ; ensuite ils l'enlèvent, lui mettent une corde à la gorge, le pendent à un arbre et le laissent dans cet état jusqu'à ce que son corps tombe morceau par morceau. Si en route quelqu'un se met à prier, sans ôter ses armes, ils lui enlèvent ses armes et tout ce qui se trouve sur elles. Celui qui par hasard ôte ses armes et les laisse sur le côté, celui-ci ils ne le touchent pas. Tels sont chez eux les usages. Les hommes et les femmes vont se baigner dans la rivière et se lavent ensemble, nus, ne se couvrant par rien du regard de l'autre ; mais ils n'ont aucune communication interdite entre eux. Si quelqu'un s'en rend coupable, n'importe qui soit-il, on lui attache les bras et les jambes à quatre poteaux enfoncés dans le sol, et on lui coupe le corps à la hache, du cou jusqu'aux hanches. On agit de cette façon également avec les femmes. Ensuite on pend chaque moitié du corps à un arbre. Je me suis donné beaucoup de mal pour convaincre les femmes de se couvrir des hommes au bain, mais je n'en ai pas eu le temps. On punit les voleurs de la même façon, ainsi que les coupables d'adultère.

On aurait pu en dire beaucoup sur ce peuple, mais nous nous limiterons à ce qui a été dit.

Traduit du russe par
Didier SCHEIN

Notes :

1. Farsang : unité de mesure arabe, un farsang équivaut à un peu plus de 4 kilomètres.
2. Hutba : prière du vendredi, prononcée en l'honneur du calife ou des principaux dirigeants.
3. Le Puissant par Dieu ; en arabe : Muqtadir bi-Allah
4. Abdallah ; en arabe : esclave de Dieu.
5. Hatyb : prêtre officiant lors de la hutba.
6. Sans doute s'agissait-il d'une aurore boréale.
7. Il s'agit du bouleau.

Les Souvenirs d'un certain Alexei Lungu

2^e partie

Né en 1915 à Albineț, village de Bessarabie, dans le département de Bălți, dans une famille de paysans cossus, Alexei Lungu raconte ses souvenirs, enregistrés pour l'occasion par son petit-fils Bogdan Ștefan. Deuxième épisode d'un véritable documentaire historique sur une région qui a connu de nombreuses et douloureuses vicissitudes durant le XX^e siècle, mais aussi d'un récit simple et imagé, dans un style oral à la vivacité et à la spontanéité incomparables.

À DIX-NEUF ANS je suis allé pour la première fois en Roumanie⁽¹⁾, j'étais en formation prémilitaire et je suis parti à Bucarest, aux fêtes données à l'occasion de la montée sur le trône du roi Carol II. En ce temps-là Mihai, le futur roi, était chez les éclaireurs et nous avons fait ensemble de la gymnastique en face de Cotroceni⁽²⁾ ; il y avait un champ libre là-bas et nous y faisons les répétitions.

En 1937 j'ai fait l'armée comme schimbaș⁽³⁾, dans la cavalerie à Iași. J'ai cependant été recruté à Bălți, comme là-bas il n'y avait plus de place, et les sept schimbași qui avaient leurs propres chevaux ont été incorporés à Iași, dans l'escadron qui faisait partie du 12^e régiment de cavalerie Roman et qui tenait sa garnison à la prison militaire. Nous, nous n'étions pas à la caserne, nous dormions et mangions chez un hôte, tandis que nous n'allions à la garnison que pour l'instruction. La cavalerie était l'orgueil de l'armée, nous avions des uniformes beaux et propres. Quand nous arrivions, les chevaux étaient nettoyés, étrillés, les soldats qui n'avaient pas de chevaux prenaient soin des nôtres, nous n'avions qu'à monter et nous partions à l'instruction. Je sautais des obstacles avec ma Zorca, une jument élevée par moi-même. Quand le programme était terminé, nous laissons les chevaux à l'écurie et partions en ville. Nous logions chez un juif borgne d'un oeil, il s'appelait Mărcuțiu, en face de l'Usine de tissu, où se trouvent maintenant des blocs, des résidences d'étudiants. Et chaque samedi le major nous rassemblait : « Les Schimbăsoi⁽⁴⁾ !!! Rassemblement ! Qui veut rentrer à la maison, chacun deux mille lei⁽⁵⁾, pa'ce qu'il faut qu'on achète je ne sais quoi. » Tous, quatre chrétiens et trois juifs, nous étions fils d'hommes aisés, ainsi nous donnions ce qu'il fallait et nous allions

en train à la maison, de Iași à Fălești, une route d'une heure.

Ensuite j'ai fait seulement trois mois d'armée et j'ai donné le cheval à l'État. En 40, quand les Russes sont entrés pour la première fois en Bessarabie⁽⁶⁾, j'ai été à nouveau mobilisé et j'ai été pris par le front dans le département de Bălți. Nous nous sommes retirés, nous avons passé le Prut⁽⁷⁾ et sommes restés environ un mois en position de combat. Après, sont venues des dispositions selon quoi celui qui voudrait rentrer chez lui, qui a des parents, qu'il y aille, et celui qui ne veut pas, qu'il reste en Roumanie. Moi, puisque tous les frères étaient mobilisés, les filles s'étaient mariées et les parents étaient vieux et seuls, je suis allé à la maison. Quand j'ai repassé le Prut, j'étais en habits militaires et les Russes

Alexei Lungu
en 1936,
avant de partir à l'armée.





Alexei Lungu
et sa jument Zorca,
en juillet 1937

m'ont arrachés les insignes des épaules et les ont jetées. Et quand je suis arrivé au village, le maire était un certain Saşa Zemba, le fils du directeur de l'école et un des mes anciens collègues d'école. Il avait des sympathies communistes déjà au lycée, il avait lu des livres clandestins et probablement que leurs idées lui plaisaient. Les Russes l'avaient mis maire de sorte que, étant un tantinet instruit et étant communiste, il était devenu l'homme le plus en vue. Quant à moi, il m'a très bien reçu et m'a dit : « Alioşa⁽⁸⁾, viens avec moi ». Et il m'a pris sous son aile et m'a inscrits au Comsomol⁽⁹⁾.

Et le lendemain ils ont commencé à répartir les biens des hommes du village, sans même avoir des dispositions d'en haut. Et la première fois ils sont entrés chez nous, à la maison, avec encore quelques hommes, avec la voiture et les chevaux du boyard du manoir (le boyard Antonevici, ils l'avaient arrêté en premier et l'avaient déjà envoyé en Sibérie). Le père était considéré *chiabur*⁽¹⁰⁾ cependant personne dans le village n'avait de rancune contre lui, car il n'avait jamais porté plainte à la police et n'avait intenté de procès à personne, indifféremment de la cause ou de l'homme avec lequel il était en brouille. Nous avons un phonographe, j'ai tiré une cruche de vin de la cave, je l'ai mise sur la table, le phonographe jouait et ils ont commencé à enlever les choses des murs. La mère et le père tournaient en rond dans la maison et pleuraient tandis qu'ils disaient : « ça c't'à vous, ça c't'à nous, ça c't'à vous, ça c't'à nous ». Et ils les distribuaient chez les pauvres. Ils sont partis de chez nous et sont entrés chez un voisin, un autre fermier. Et les gens n'ont plus pensé à opposer résistance au moment où ils ont vu que moi aussi j'étais avec eux et plus personne ne s'est opposé. Et ce jour-là nous sommes allés dans quelques cinq, six maisons, nous avons distribué le bétail, ce que chacun avait à la maison, dans le domaine et nous l'avons donné aux

pauvres. Le lendemain, un filleul du père, Petia Enache, qui était estropié d'une jambe, est allé à Făleşti et a porté plainte contre Saşa Zemba au chef-lieu du département parce qu'il s'était mis à distribuer les biens des gens sans ordre d'en haut. Et il dit : « Parrain Alioşa, voilà je suis allé porter plainte contre Saşa Zemba, voilà, j'ai un papier du chef-lieu du département qu'on rende aux gens tout ce qu'on a pris. » Et je suis allé à la maison de la culture où on faisait la *horă*⁽¹¹⁾, les phonographes chantaient et dansaient ceux qui se réjouissaient de la victoire des communistes. Et j'ai donné la lettre à Saşa, il l'a lue et a dit : « Si on me le mettait dans la main, je sortirais le revolver et le tirerais sur place. » Et le lendemain il a pris et a rendu aux gens tout ce qu'il leur avait pris. Et il est venu chez nous, et la mère, le père ont renoncé à tout, la mère a seulement dit : « Saşa, rends-moi seulement la table » C'était une table carrée, mais on en soulevait les bords et elle devenait une grande table ronde. Tandis qu'à moi il m'avait pris un bon pardessus que j'ai voulu récupérer mais il l'avait donné à un garçon dont le père, il s'appelait Kukubani, était forgeron chez nous, au village. Et tous ses enfants avaient été baptisés par le père et le père faisait ferrer ses chevaux chez lui et d'autres choses encore. Et ensuite Michia, ce garçon, a prié que je lui laisse ce pardessus et je le lui ai laissé.

Ça se passait à l'automne. Après un mois ou deux est venue une disposition selon laquelle on envoie aussi d'Albineţ deux jeunes à l'école de Comsomol de Bălţi. Et Saşa nous a envoyés, moi et la fille du forgeron, Valea. Nous sommes allés à Bălţi et là-bas, dès qu'ils ont vu mon autobiographie, ils ont commencé à se demander comment a pu arriver là le fils de Lungu, le plus grand *chiabur* d'Albineţ. Et ils s'en sont pris à moi avec des questions, chaque jour venait quelqu'un du chef-lieu de la région pour me questionner et me faire faire des déclarations. Et c'est seulement avec l'aide de Saşa qu'ils ne m'ont pas mis dehors même si, finalement, quand nous sommes rentrés à la maison, ils ont donné du travail à Valerka⁽¹²⁾ à la maison de la culture, et pas à moi.

Après un mois ou deux on a appelé les instituteurs à un congrès à Chişinău⁽¹³⁾ tandis qu'à ce moment-là ont commencé les bombardements. C'était après le 20 juillet et les Allemands, avec les Roumains, se préparaient à attaquer les Russes. Avant ça cependant, à l'été 41, avaient commencé les déportations, les commissaires politiques allaient de village en village pour arrêter les *chiaburi* et l'élite de

l'ancien régime. Et un beau jour, quand le père nous a dit d'aller au binage, moi j'ai pris à travers champ, vers Făleşti, parce que j'avais entendu qu'à la gare s'était rassemblé beaucoup de monde. Mais je n'ai pas pris par la chaussée, mais par les champs de maïs, tout droit. Quand je me suis approché de la gare, je me suis caché là-bas et j'ai vu comment les sentinelles russes faisaient grimper les déportés dans les wagons. Il y avait un fleuve de gens, des enfants, des femmes, des vieux et des hommes de toute espèce. Les déportés étaient les hommes en vue du village, des anciens maires, des hommes instruits et ceux qui passaient pour des vrais *chiaburi*, des « exploiters ». Tous, avec leur famille, étaient poussés dans le train, les enfants d'un côté et les parents de l'autre, on ne les conduisait pas au même endroit.

La majorité des déportations se faisait la nuit. Ils ont voulu prendre le père aussi, mais personne au village n'a voulu signer le papier contre lui et ils n'ont pas pu l'arrêter. Et ensuite, quand ils n'ont plus tenu compte d'aucune sorte de déclaration ou procédure, les gens ont commencé à dormir dans les champs.

Le soir on entendait toujours qu'on a amené je ne sais combien de gens du village un tel, d'un autre je ne sais combien, enfin... Cette nuit-là sont venues du chef-lieu du département quatre charrettes dans quatre villages. Et l'une d'entre elles est venue même chez nous au village et s'en est allée chez l'ancien maire. Celui qui était responsable pour notre village, Baranovschi, un NKVD-ist⁽¹⁴⁾, avait de la sympathie pour moi, grâce à Saşa Zemba. Une fois, j'avais mis sur le cheval une haute selle, une selle d'officier, que j'avais reçue du mari de Nadia, ancien officier dans l'armée du tsar, et je me promenais à cheval dans le village. Et lui, quand il m'a vu à cheval, il m'a fait signe du doigt et m'a dit : « Alioşa... », non, « Camarade Lungu, ainsi m'appelait-il, *znaciti*⁽¹⁵⁾ (il disait *znaciti* à chaque parole), repose-toi à la maison, ne déambule plus à cheval dans le village. » Eh, et cette nuit-là, vers onze heures et demi, minuit, l'homme de service de la mairie a frappé à notre porte pour me transmettre l'ordre du camarade Baranovschi de sceller le cheval et de venir chez Dionisie Olaru, l'ancien maire. Je l'ai dit au père et il a soupiré profondément, il savait de quoi il était question, et parce qu'il ne savait pas si j'allais revenir ou non, nous avons fait nos adieux et il a dit, selon l'usage : « Pardonne-moi, je ne sais si on se reverra. » Baranovschi était, revolver en main, au milieu de la cour et Domnica, la femme de Dionisie, sortait

de la maison des tapis, des oreillers, des vêtements, tout ce qui leur était permis de prendre avec eux, autant que la charrette pouvait en contenir. Dionisie était monté dans la charrette et était gardé par le charretier tandis que Domnica, entre deux voyages, se laissait aller à un éclat de larmes. Je suis entré à cheval dans la cour, je suis descendu de cheval, et Baranovschi : « Znaciti, camarade Lungu, reste sur le côté, ici, quelque part. » Après qu'ils eurent terminé de charger la charrette, il a encore dit : « Znaciti, camarade Lungu, tiens-moi le pied que je monte à cheval et toi monte dans la charrette. » Nous sommes sortis du village par la chaussée, vers le chef-lieu du département, vers Fălești, là-bas probablement avait dû être fixé le point de rencontre. Il était vers trois heures du matin, ou même vers quatre heures parce que, comme c'était l'été, le jour commençait à pointer. Nous avons passé le pont au-dessus du iaz⁽¹⁶⁾ et là-bas, sur l'autre rive, nous nous sommes arrêtés car on entendait les charrettes des autres villages. À ce moment, Domnica dit : « Camarade Baranovschi, il y a chez Peisa une robe à moi, à laquelle je tiens très fortement. J'aimerais la récupérer, si nous restons encore ici. » Peisa était une juive, vieille fille, couturière du village. Baranovschi demeure un moment, réfléchit, m'appelle à part et me dit : « Znaciti, camarade Lungu, tu connais Peisa, tu sais où elle demeure. » « Eh, bien sûr. » « Znaciti, va donc et amène la robe de Domnica. Mê', znaciti, ne lui dis rien. » Je suis monté à cheval et quand je suis arrivé chez elle, j'ai frappé à la vitre, Peisa est apparue et je lui ai dit : « J'ai besoin de la robe de Domnica. » Et elle, sans que je ne lui ai rien dit, elle a su : « La pauvre, pauvre d'elle. » Et quand je suis revenu à la charrette, j'ai voulu donner la robe à Domnica, mais le camarade Baranovschi m'a crié : « Non, non, camarade Lungu, non. Znaciti, apporte-la d'abord ici. » Et il l'a prise et il a cherché s'il n'y avait pas quelque chose de caché dedans, un revolver ou quelque chose. Puis il la lui a donnée. Et quand sont arrivées les autres charrettes, il m'appelle sur le côté et me dit : « Camarade Lungu, va à la maison, mê' znaciti, ne dis rien au père. (Et il me fait le signe de la main à la gorge, pour garder sa langue) Dans deux ou trois jours je t'envoierai aussi le cheval. » Et en vérité, le surlendemain il m'a envoyé le cheval, mais la selle n'y était plus. Et après encore deux ou trois jours, quand on commença à bombarder sérieusement Fălești et Bălți, je suis allé au chef-lieu du département, il y avait une sentinelle là-bas et je dis : « J'ai à faire avec le camarade Baranovschi. » Et

quand je suis arrivé chez lui, il avait les larmes aux yeux parce que les Russes avaient déjà commencé à se retirer et les routes n'arrivaient plus à contenir tous les Roumains et les Allemands, il se passait alors un déploiement de forces : « Qu'est-ce qu'il y a, camarade Lungu ? » Je dis : « Camarade Baranovschi, la selle là, j'y tiens très fort. » Mais lui se frappe la tête comme ça et dit : « Camarade Lungu, znaciti, t'as encore besoin de ta selle maintenant ? Sois content que je t'ai aidé et que tu t'es sauvé. » Et je suis parti. Mais de Domnica et de Dionisie Olaru je n'ai plus jamais entendu parler. Cette été-là, eux deux et le vieux qui avait été secrétaire de mairie, *pisari*⁽¹⁷⁾, à l'époque des tsars, ont été l'obole de notre village pour la Sibérie.

Avant de commencer l'offensive de juin 1941, les Allemands ont bombardé avec force l'aérodrome de Bălți. Moi, les Russes m'ont emmené, la nuit, avec la charrette, pour faire des papiers et fixer les points de repères militaires et civils dans chaque localité, pour quand ils allaient revenir. Dans le village nous avions un dépôt d'armement et de vêtements et, quand ont commencé les bombardements des Allemands, toute la garde a fui et il n'est resté qu'un soldat russe qui s'est caché chez le forgeron du village, chez Kukubani, lui aussi d'origine russe. Sachant cela, je suis allé avec un ami, nous avons pris au dépôt des costumes militaires (des *ghimnastiorcă* comme on appelait ses pardessus légers, de printemps), nous sommes allés à la maison et nous nous sommes amusés d'étonnement en nous habillant en militaires et en imitant les Russes. Puis, une partie de ces effets, nous l'avons cachée dans une remise à nous, avec un ballot de *mahorcă*⁽¹⁸⁾ que nous avions trouvé là-bas. Le lendemain ou le surlendemain, avec un soldat allemand qui était venu en avance au village, nous avons pris ce Russe, nous l'avons fait grimper dans une charrette et donné aux Allemands.

Mon frère Manea est mort en 1940, quand nous étions encore occupés par les Russes. Et quand les Roumains sont entrés en Bessarabie, en juin 1941, l'armée a arrêté les communistes directement à la maison. Ils les jugeaient en un clin d'oeil et les mettaient en prison. Et alors ils ont arrêté Sașa et il me semble qu'ils ont arrêté aussi ses parents... non, ses parents étaient depuis longtemps réfugiés en Roumanie. Sașa Zemba n'est pas resté longtemps en prison, deux ans il me semble ou quelque chose comme ça, parce qu'après, quand j'étais à Iași, réfugié, il est venu chez moi et il est resté une nuit entière à discuter. Il disait : « Tu as vu, Alioșa, que de bien j'ai fait pour toi mais

toi tu n'as pas pu me sauver de la prison. Ce n'est rien, c'est la vie. » Et après que les Russes soient revenus en 1944, il est resté à Albiineț et il s'est marié avec une Russe. Et à chaque fois que j'allais à Albiineț, il n'y avait pas une fois que je m'arrêtais par chez lui, avec un cadeau ou quelque chose. Il était instituteur au village et en dehors de ça il ne faisait rien, il lisait seulement et buvait, il avait une chambre pleine de livres de haut en bas, il lisait et écrivait des poésies.

De moi, ils ont voulu me faire le maire, parce qu'ils savaient que j'avais été avec les communistes sans le vouloir. Et malgré que je n'ai pas accepté parce que je voulais ouvrir une boutique, ils ont fait de moi une sorte d'aide du maire. Je les ai pourtant laissés tous à leur sort et me suis mis au commerce parce qu'il était resté après les Russes une multitude de marchandises et de matériaux et surtout ce grand ballot de mahorcă. J'ai vendu cette mahorcă et j'ai réussi à me procurer de l'argent avec lequel je suis parti acheter de la marchandise à Iași. Dans le magasin d'Albiineț je vendais des produits de manufacture, de bonneterie, des étoffes, des batiks, des verres de lampe, du gaz lampant que j'amenais en tonneaux du dépôt et toute sorte de marchandise d'épicerie. La marchandise, je l'amenais de Iași, de Cernăuți, de Bârlad, selon le cas. D'habitude, le transport depuis Iași, je le faisais en charrette à chevaux. À Cernăuți ou à Bârlad, cependant, j'allais en train, tandis que la marchandise je l'amenais aussi par voie ferrée, jusqu'à Fălești. À Cernăuți, la majorité des commerçants étaient juifs, je passais chez eux commande contre remboursement, la marchandise t'arrivait à la maison et quand tu la recevais, tu envoyais alors l'argent. Les CFR⁽¹⁹⁾ était à l'époque comme une armée, tu pouvais compter sur eux, sans faute. Par exemple, on m'a envoyé une fois un ballot de marchandise de Iași et, probablement que par erreur, ils ont écrit Florești au lieu de Fălești et, quand je suis allé récupérer ma marchandise, je ne l'ai pas trouvé. Et les CFR, après que j'eus gagné le procès, m'ont alors dédommagé et l'argent de dédommagement m'a suivi par tous les lieux par où j'ai battu le pavé quand j'étais réfugié jusqu'à ce qu'il me soit finalement tombé dessus à Râmnicu Sărat.

Quand j'arrivais avec la marchandise, en deux ou trois heures je vendais tout et je partais immédiatement en chercher d'autre. J'ai fait quelques trois ou quatre voyages seul, puis, un beau jour, quand je suis revenu de Cernăuți, le père m'a dit que son filleul, Sașa Marcu, était de par chez nous. Il voulait

ouvrir lui aussi une boutique et il s'était informé sur moi, pour savoir si je ne voulais pas qu'on soit camarades, associés. Nous nous sommes associés et, puisque moi j'avais le domaine à la sortie du village, tandis que lui avait sa maison dans le centre, on a finalement fait la boutique chez lui. Entre temps je suis aussi devenu son parrain, je lui ai baptisé une petite fille (il avait six enfants). Moi je suis parti en refuge, mais lui est resté en Bessarabie et les Russes l'ont arrêté. Ils ne l'ont pourtant pas tenu longtemps en prison et, à la fin, il est devenu brigadier au colhoze d'Albineț. La dernière fois quand je suis allé chez lui, il ne m'a plus reconnu, il restait au lit et, après que je lui ai dit qui j'étais, le parrain Alioșa, il a commencé à pleurer : « Je n'ai rien à te servir, il n'y a plus rien dans la maison... » Et maintenant je ne sais plus, je ne suis pas allé de par là-bas depuis deux ans, s'il vit encore ou non, s'il est mort...

Moi j'étais toujours sur les routes. Sașa Marcu était à la maison et vendait la marchandise. Après un an, pourtant, je me suis marié et on a divisé la boutique en deux : « Parrain Sașa, ai-je dit, pour que nos femmes ne se disputent, que l'un ait pris plus et l'autre moins, si petite que soit la bagatelle que nous avons, nous la divisons par deux, même si on doit en perdre l'utilité. La balance, le comptoir, les étagères, tout l'inventaire, nous les rassemblons et nous les tirons au sort, les étoffes on les divise en deux, toute la marchandise on la pèse et on la répartit kilogramme par kilogramme. » Et nous nous sommes séparés en paix et bons amis et à chaque fois que j'allais chercher de la marchandise, j'en apportais à lui aussi.

À la fin de 1941, le Prut était libre, on tenait des marchés de bétail à Bivolari et à Fălești. J'avais un ami maquignon de bétail qui faisait du commerce de part et d'autre du Prut et plus particulièrement avec un gendre de mon futur beau-père, Dumitru Arhip. En passant par chez eux, à Tabăra, ce maquignon a vu qu'ils avaient des filles à marier. Moi j'avais 27 ans et, à chaque fois qu'il venait chez moi, le soir, avant de fermer la boutique, je comptais l'argent, on buvait un verre de vin et il me disait toujours : « Alioșa, pourquoi ne te maries-tu pas, voilà que je t'ai trouvé une fille dans un tel endroit, en Roumanie, je m'en vais te marier là-bas. Tu la verras, belle, bonne ménagère, j'ai parlé avec elle et elle me dit toujours : "Eheh, à chaque fois tu me dis que tu viens avec un gendre, et tu n'amènes personne." » Et moi je répondais toujours que je n'ai pas le temps, que les routes, le commerce... La mère, que Dieu lui pardonne, me disait elle

aussi la même chose, que je me marie, que je me marie, qu'elle allait bientôt trépasser et moi j'avais 27 ans et c'était le moment où elle devait me savoir mis en ménage. Eh, bien sûr...

Un beau soir, j'étais rentré d'une noce et la mère avait fait de la chiscă⁽²⁰⁾, on venait juste d'égorger le cochon de Noël. Et devant un verre de vin, le maître du village (il s'appelait Toma et était d'Urziceni) dit : « Marraine Natașa, tu sais que je te le marie moi, Alioșa, maintenant, en un tournemain. » Et il y avait aussi avec nous le parrain de Sașa Marcu, de Miorcani, qui connaissait lui aussi Dumitru Arhip et Tincuța. Il avait deux bons chevaux, je leur ai harnaché le traîneau que m'avait fait un grand maître d'Albineț, un traîneau de luxe, de promenade, et allez en Roumanie. Et il faisait un de ces gels, dans les moins 20, moins 25 degrés, le Prut gelé, on est passé directement dessus et nous sommes arrivés à Tabăra vers dix heures du soir. Tout cela se passait vers janvier, février 1942, oui, parce qu'à l'automne 42 nous nous sommes mariés.

Et quand nous sommes arrivés, les grelots du traîneau, du tapage, les chiens (ils devaient avoir sept ou huit chiens car c'était un grand domaine, avec beaucoup de moutons) ont commencé à aboyer. À la porte c'est Tincuța elle-même qui nous a ouvert : « Qui est là ? » « Mademoiselle, voilà, nous sommes venus de Bessarabie, voilà comme ci et comme ça... » Mais elle se met les mains à la tête, elle va à la maison, ils étaient tous là-bas : « Mère, père, voilà qu'on est venu de Bessarabie. » Et eux : « Malheur à nous, par ce temps-là, avec ce gel... Appelle-les dans la maison, au moins ils ne peuvent ni rester là ni repartir. » Et elle est revenue, elle a ouvert la porte, nous avons tiré le traîneau devant la maison, j'ai mis les *baranițe*⁽²¹⁾ sur les chevaux (j'avais des *baranițe* en peau de mouton, grands, faits spécialement pour envelopper les jambes et les genoux des chevaux, l'hiver, quand je partais sur les routes) et nous sommes entrés dans la maison. « Bonsoir. » « Bonsoir. » Le parrain de Sașa Marcu est entré directement dans le sujet : « Regardez, monsieur Arhip, comme je vous l'ai promis, je suis venu de Bessarabie, comme ci et comme ça... » « Vous avez bien fait d'être venus. » Et il a sorti une cruche de vin et alors j'ai pris moi aussi courage et j'ai dit : « Monsieur Arhip, il m'a parlé de la fille, de vous. Moi je veux me marier, le temps passe... » « Eh bien monsieur, mais cela ne se fait pas comme tu battrais des mains. Il faut que je vienne moi aussi connaître vos parents, que je vois d'où vous êtes, parce que quand même nous ne sommes pas à la foire. » Et nous



Avec Tincuța et son frère Vasile ; à l'automne 1942, après le mariage

avons établi que je devais encore passer par là-bas. Étant cependant occupé par le commerce, avec les affaires, je n'y suis plus retourné. Quelques mois sont passés et ce maquignon de bétail passait toujours par chez nous et me disait : « Tu n'es plus passé par Tabăra, parce que le vieux et même la fille me disent : "Tu te vantes, monsieur, et patati et patata, que s'il voudrait, il viendrait..." »

Enfin, un beau dimanche, je n'étais parti nulle part, il faisait un temps de pluie et je me suis décidé d'aller chez eux. J'ai sellé le cheval, je suis monté et je suis parti. Quand je suis arrivé à Tabăra, chez eux, je n'ai trouvé que les deux filles, qui étaient restées à la maison. Tincuța et sa soeur plus petite de deux ans. J'ai demandé où étaient les parents et elles m'ont dit qu'ils étaient allés à la foire, à Glodeni, de sorte que je suis resté deux ou trois heures, pendant lesquelles elles m'ont servi du café, avec de la confiture, ils ne sont pas venus et je suis parti. Et à nouveau je n'y suis pas allé un bout de temps, pas beaucoup de temps, dans les deux mois, je crois. Finalement je me suis pourtant décidé à y aller encore une fois. Et j'y suis allé, et cette fois-ci je les ai tous trouvés à la maison, et nous nous sommes entendus pour que le dimanche suivant ils viendraient parler avec mes parents. En vérité, le dimanche à dix heures, sont apparus les beaux-parents avec la future épouse. Nous les avons reçus, nous avons discuté avec tout le monde et nous avons décidé de faire la noce le 4 octobre 1942. Et c'est ainsi que ça s'est passé.

Le samedi matin nous sommes allés avec tous les invités d'Albineț à Tabăra

et nous sommes restés là-bas de l'après-midi jusque vers le soir. Le soir quand nous sommes partis, il faisait beau, chaud, grande poussière sur la route, sécheresse, les jentes des charrettes entraient dans la poussière comme dans du sable. Le dimanche, tous les invités se sont rassemblés à Albineț, dans les 30 à 35 personnes, des parents, des amis, des filleuls, des parrains. Nous sommes allés à l'église, au mariage, et puis nous sommes venus à la maison, où la noce a continué toute la nuit. Le lendemain matin nous nous sommes reposés, l'après-midi nous nous sommes de nouveau mis à table et vers le soir la fête a recommencé.

Nous sommes restés tous les deux à Albineț, nous habitons maintenant à un bout du village. La boutique, je la tenais toujours dans le centre, dans le domaine du parrain Sașa Marcu, mais, après environ un mois, Tincuța a dit qu'il serait bien de faire boutique séparée. Le père avait eu une maison dans le centre, au temps des tsaristes, il avait tenu lui aussi une boutique, Monopole il l'appelait. Il avait donné la maison à un frère mais celui-ci n'avait pas voulu y aller et l'avait vendue à un notaire. Celui-là, à son tour, l'a vendue à un chef de poste qui, finalement, a été muté pour raison disciplinaire, pour des infractions, dans le département de Hotin. Comme je savais son adresse, je suis allé chez lui (il s'appelait Roșca et il était originaire des environs de Botoșani) et nous avons tout de suite conclu le marché, nous avons fait les actes (que j'ai encore maintenant) et j'ai ouvert la boutique dans la maison qui était maintenant de nouveau la nôtre.

En ce temps-là, en Bessarabie, tout le monde, de n'importe quelle nation qu'il fut, vivait dans la paix et dans l'amitié. Il n'y avait aucune jalousie entre nous, on ne se souvenait même pas que celui-là était tzigane ou celui-là était juif, jidan⁽²²⁾. Les tziganes demeuraient dans des baraques ou dans des maisons en brique de torchis et ils n'étaient pas trop travailleurs, ils allaient et venaient plutôt en mendiant. On ne parlait pas de vol alors, ils n'y avait pas de voleurs, mais seulement des brigands qui vagadondaient sur la grande route et que les gendarmes attrapaient. En fait, il n'y avait même pas trop de quoi voler parce que tout le monde avait de quoi manger et de quoi vivre, si tu travaillais une journée, tu pouvais vivre dans l'aisance une semaine, ainsi il faisait bon vivre. Ou bien, sinon, on allait mendiant de maison en maison et chacun te donnait au moins un demi kilogramme de farine de maïs, un oeuf ou deux, ou ce qu'il avait dans la maison, les mendiants ne repassaient la

porte sans aumône. Ainsi était la coutume, si tu faisais l'aumône, elle était reçue pour l'âme des morts, pour la bonne marche du domaine. Pour faire le feu, on trouvait du bois sec dans la forêt, il y avait peu de monde, les épis des champs suffisaient pour tous.

En ce qui concerne les controverses ou les disputes, si deux hommes étaient en brouille, ils appelaient deux vieux du village, deux propriétaires, et ils les jugeaient eux, pourquoi as-tu fait ça, qui est coupable, réconciliez-vous, toi donne-lui raison, qu'as-tu besoin d'aller aux assises. Et tout le monde était satisfait, de rares cas allaient jusqu'au procès, à Bălți ou à Fălești, une route de 6 km.

À côté du lac se trouvait le moulin d'un allemand, Pafingolds, qui avait eu beaucoup de chance avec des parents d'Allemagne de qui il avait reçu un moteur pour le moulin. Ensuite, avec l'argent gagné, il avait fait un autre moulin à blé, un meilleur. Les gens venaient depuis le Royaume⁽²³⁾ pour moudre là-bas de sorte que le moulin marchait à continuer, on l'arrêtait seulement le dimanche matin, le temps que le prêtre fasse son service. Les charrettes avec des hommes restaient 3 ou 4 jours pour moudre, il y avait beaucoup de pain, beaucoup de blé... Ensuite, tout de suite après l'arrivée des Russes, en 1940, Pafingolds est parti, il s'est rapatrié car ils avaient été annoncés à l'avance et tous ceux qui l'ont voulu sont partis sans entrave.

Pour les Juifs, quand sont alors entrés les Allemands en Bessarabie, ça a été dur. Ils les ont tout de suite tous arrêtés et ils les ont mis dans un camp, indifféremment qu'ils étaient riches ou pauvres. Ceux qui ont été plus rusés et se sont rendus compte de ce qui les attendait étaient partis à temps en Roumanie. Ceux qui étaient attachés à leurs biens et à leurs amis, à leurs parents et qui sont restés en Bessarabie, ils les ont tous mis dans des camps, absolument tous, jusqu'à Peisa la couturière ou bien ils les ont fusillés comme des chiens. Ils avaient fauté eux aussi, il est vrai, en 1940, en se mettant du côté des Russes et en harcelant les troupes roumaines qui se retiraient.

Au début, la guerre ne nous a affecté en rien, si ce n'est par le fait qu'une partie des parents et des amis était mobilisée sur le front. En ce qui me concerne, je ne sais plus comment ça se fait qu'ils n'aient pas fait attention à moi et je n'ai pas été mobilisé contre les Russes en 1941. En fait, n'était pas mobilisé tout le monde et spécialement ceux qui faisait du commerce ou une autre activité bénéfique à l'État roumain, au moins durant la première

phase. Les nouvelles du front n'étaient pas terribles et nous commençons à comprendre que les Allemands allaient perdre la guerre, et nous avec eux, et nous savons que si les Russes vendraient de nouveau de par chez nous, il ne fallait pas à en attendre grand bien. Après que nous nous fûmes réfugiés en Roumanie, deux de mes frères ont été mobilisés et ont combattu sur le front, au début contre les Russes et ensuite, après le 23 août 1944⁽²⁴⁾, vers l'ouest, contre les Allemands.

(à suivre...)

Traduit du roumain par
Didier SCHEIN

Notes :

1. Bien que la Bessarabie faisait partie de la Roumanie depuis 1919, Alexei Lungu continue de faire la distinction entre l'ancien État et sa région d'origine, anciennement possession de la Russie tsariste.
2. Cotroceni : il s'agit du Palais Royal, dans le centre de Bucarest.
3. Schimbaş (pluriel schimbași) : autrefois soldat qui ne faisait son service que 7 jours par mois.
4. Schimbășoi : diminutif de schimbași.
5. Lei : monnaie roumaine (au singulier leu).
6. En 1940, suite à un ultimatum lancé à la Roumanie et, conformément à l'accord secret entre Hitler et Staline, l'URSS s'empara de la Bessarabie.
7. Le Prut : rivière, affluent du Danube, qui forme la frontière entre la Roumanie et la Bessarabie.
8. Alioșă : en russe, diminutif d'Alexei.
9. Comsomol : en russe, sigle de Kommunistitcheskii Soïuz Molodiojii (Union Communiste de la Jeunesse).
10. Chiabur (pluriel chiaburi) : en roumain, paysan cosu, correspondant au koulak russe.
11. La horă : danse traditionnelle roumaine, ronde collective.
12. Valerka : diminutif de Valea.
13. Chișinău : capitale de la Bessarabie.
14. NKVD-ist : membre du NKVD, police politique soviétique, ancêtre du KGB.
15. Znaciti : en russe ; donc.
16. Iaz : étang artificiel aux abords du village, utilisé notamment en cas d'incendie.
17. Pisari : ancien mot roumain pour désigner un secrétaire, un rond-de-cuir.
18. Mahorcă : variété de tabac de qualité secondaire, cultivée pour des utilisations industrielles.
19. CFR : abréviation de Căile Ferate Române (Chemins de Fer Roumains).
20. Chiscă : terme régional, sorte de boudin.
21. Baranițe (au singulier baraniță) : sorte de housse pour couvrir les chevaux.
22. Jidan : sobriquet roumain pour appeler les Juifs.
23. Le Royaume : ainsi appelait-on la Roumanie d'avant l'unification de 1919, pour la distinguer des nouvelles provinces, la Bessarabie et la Transylvanie, rattachées après la Première Guerre mondiale.
24. Le 23 août 1944, un coup d'État organisé par l'ensemble de la classe politique et le Roi Mihai aboutit à l'arrestation du chef du gouvernement pro-allemand, le maréchal Antonescu, et à un retournement d'alliances (la signature de la paix avec l'URSS et la déclaration de guerre à l'Allemagne).

Entretien avec Alexis Courtial, un jeune aventurier du temps

Olivier Jakobowski : Bonjour. Qui êtes vous et comment vous êtes vous retrouvé en Roumanie ?

Alexis Courtial : J'ai découvert grâce à un ami rencontré en cours de chinois à la fac la possibilité d'effectuer mon service militaire en tant que lecteur de français en Roumanie. J'ai sauté sur l'occasion car un ami roumain m'avait parlé de son pays de façon attractive. J'étais surtout venu pour les Carpates.

O. J. : Et vous êtes à présent engagé dans un projet de film documentaire ?

A. C. : Oui. J'ai été frappé par quelques endroits en Roumanie et j'aimerais à présent réaliser une sorte de poème vidéo qui aurait pour thème « le temps ».

O. J. : Pouvez vous expliquer un peu plus votre idée, « le temps », c'est un thème plutôt vaste, non ?

A. C. : Je sais... mais l'idée est assez précise, même si ce thème paraît assez large. Il s'agirait de montrer une Roumanie traversée par la contradiction entre temps cyclique et temps historique.

O. J. : N'est ce pas là une idée qui a été développée par Mircea Eliade, l'historien des religions roumain ?

A. C. : Oui, tout à fait. J'ai rencontré cet auteur pendant mon parcours, lors de mes études en philosophie.

O. J. : Et que voulez vous montrer et dire dans ce film ?

A. C. : J'aimerais montrer des sites daces, notamment celui de Sarmizegetusa, pour pouvoir parler de « la naissance du temps ». On pense en effet que le site de Sarmizegetusa aurait eu une fonction calendaire, comme celui de Stonehenge. Pour la première fois, les hommes ont un moyen de repérer le retour des équinoxes et des solstices. En devenant maîtres du temps, ils s'approprient un peu plus leur vie.

O. J. : Ce serait donc un film axé sur les daces et leur culture ?

A. C. : Non, pas tout à fait. Car j'aimerais aussi montrer « l'installation dans le temps cyclique » propre au village roumain. Je voudrais donner au spectateur une idée de la régularité de la vie au village, et parler de la réaction du village face à l'irruption de l'« l'historique », que ce soit un voyageur, une guerre ou n'importe quoi qui sorte de l'habituel. Et il faudrait aussi montrer quelques fêtes populaires, qui ont pour but ce que lon Ghinoiu appelle, avec Eliade, « le renouvellement du temps ».

O. J. : Quelle fêtes aimeriez vous filmer ?

A. C. : J'ai entendu parler d'une fête nocturne, nommée « strigatul peste sat » où l'on fait rouler des ballots de paille du haut des collines pendant que les jeunes perchés dans les arbres font une chronique, parfois acerbe, de l'année. On peut la considérer comme une fête du renouvellement du temps. J'aimerais beaucoup savoir où se pratique encore ce genre de fête. Mais je m'intéresse plus largement à toutes les fêtes situées

aux « charnières » du temps cyclique, équinoxes et solstices.

O. J. : Vous voulez donc montrer des images du village et de fêtes populaires. C'est tout ?

A. C. : Non, sans rentrer dans le détail, je voudrais aussi montrer des lieux qui témoignent de la confrontation entre temps historique et cyclique, comme la « pestera muierilor »⁽¹⁾. Mais également d'autres lieux naturels, toujours en rapport avec le thème du temps.

O. J. : Bien, et en quoi nos lecteurs pourraient vous aider ?

A. C. : Actuellement, dans le cadre de ce projet que je voudrais présenter à la commission défi-jeunes, du Ministère de la jeunesse et des sports français, je recherche avant tout du matériel visuel. Mais j'aurais également besoin de photographies et d'informations (lieux, dates) sur ces fêtes de renouvellement du temps. Il est en effet assez difficile de trouver des photos ou des informations sur certaines fêtes populaires qui se pratiquent encore en roumanie.

O. J. : En espérant que nos lecteurs pourront vous aider, nous vous souhaitons beaucoup de chance pour votre projet, ou comme on dit ici : noroc !

Note :

1. *Pestera muierilor* : « la grotte de femmes », située dans la commune Baia de Fier de la région de Gorj, fut pour les femmes et les enfants une sorte de « refuge du temps historique ». Quand les hommes partaient à la guerre contre les différents envahisseurs (turcs, empire austro-hongrois...) ce monument naturel servait de refuge.

Vous pouvez joindre Alexis à l'adresse e-mail suivante :

a.courtial@caramail.com

Visitez le site Internet de l'asso Esteur'op!

ÉDITER UNE REVUE est un travail laborieux. Nos lecteurs s'en seront rendu compte tant la parution de notre revue L'Un [EST] l'Autre était irrégulière. À cela, il faut ajouter que notre équipe est dispersée, et même si nous communiquons par courriel, la communication est lente et ne nous permet pas de répondre à leur attente.

Nous avons donc décidé d'éditer un site Internet. Celui-ci, ouvert en novembre met à disposition des internautes une sélection de nos meilleurs articles, ceux qui peuvent prétendre à un caractère d'actualité ou de référence à des questions actuelles.

Le site se décline suivant trois axes, aisément repérables depuis la page d'accueil :

1. une présentation de notre association et de ses membres,
2. une archive des articles de la revue,
3. une page de liens vers des sites qui correspondent à nos centres d'intérêts et une bibliographie.

Avec les opportunités de rencontres et de mise en réseau qu'offre la toile nous espérons ainsi développer davantage notre projet.

Nos centres d'intérêts restent inchangés. Nous continuerons à nous intéresser à l'Europe centrale et orientale et particulièrement à la Roumanie. Le lecteur pourra aussi trouver de nouveaux articles au gré de nos pérégrinations et éventuellement télécharger les articles qui l'intéressent et les imprimer.

De nouvelles rubriques verront aussi le jour :

1. une page d'actualités, sorte de revue de presse des thèmes chers à l'association,
3. nous réfléchissons aussi au développement d'un nouveau thème; celui de l'économie solidaire et plus largement des questions liées à l'écologie.

C'est un nouveau défi que nous releçons et espérons bien le tenir. Alors rejoignez-nous sur :

<http://esteurop.free.fr>

et ne manquez pas de nous faire part de vos remarques et de votre visite à l'adresse :

esteurop@free.fr

À bientôt!

